

Le chemin retrouvé

Quelle somptueuse et fière allure qui se dégageait dans ce halo que formait le sable, mélange harmonieux de tous ces ocres, l'air chaud impalpable si peu vaporeux et ce ciel sans le moindre nuage d'une très belle couleur azur.

De si loin que l'on puisse l'apercevoir, le prince Hakim déclenchait des sentiments tant mélangés, tant contradictoires.

Sa jeunesse et sa beauté engendraient l'horreur, la peur et le sang, il n'était pas douceur malgré ses traits, ni même généreux, c'était un guerrier dur et valeureux, obséquieux et exalté, libre et fier.

C'était l'image d'un prince du désert qui parcourait l'étendu des sables, ces plaines arides dans le seul et unique but de voler le bien d'autrui.

Toutes ces valeurs durement engrangées par des années de labeur pénible, des années souvent à suer corps et âmes pour vivre ou plutôt survivre, à tuer, piller et saccager la vie humaine sans le moindre signe de pitié.

Rien ne pouvait se lire sur ce visage si radieux et pourtant si dur et fermé, dans ces yeux et ce regard perçant pas plus de remord, nulle compassion, nul amour, nulle considération pour ces simples gens mortels tout comme lui.

Il s'enrichissait un peu plus à chacune de ces agressions acquises et cependant il n'avait aucunement besoin de cette richesse matérielle, il possédait déjà tant.

Était-ce l'ennui qui le poussait à cela ?

Egorger ces semblables de sa lame si finement aiguisée, voire par endroit même légèrement émoussée ne lui procurait aucun plaisir.

Ce guerrier aux yeux si clairs, au teint si mat, aux boucles brunes dans son habit d'un blanc tant brillant de lumière sur ce cheval fier et droit, notre prince et son destrier ne pouvaient chevaucher qu'ensemble, l'un avec l'autre, l'un pour l'autre.

Un de ces pur-sang arabes forts et nerveux à la robe noire étincelante, la crinière au vent longue et soyeuse, aux allures souples et légères qui foulaient de ses sabots le sol aride de tant de contrées rocailleuses et sablonneuses et pour autant sans rien perdre de cette grâce, une telle suffisance de soi-même.

Cette monture au courage exemplaire qui le représentait tant en caractère, fougue, vitesse, docilité et beauté c'est unis qu'ils guerroyaient et bataillaient pour des causes trop souvent méprisables, ils parcouraient ces distances incroyables, toujours plus longues à travers la chaleur de leur terre natale ainsi qu'à travers leurs actes et cette accumulation de tant de méfaits.

Avait-il un but ?

Avec sa horde, et pour autant seul parmi eux, simples vassaux aux ordres, soldats sans gloire, il élargissait son royaume, toujours plus loin en avant et sans pitié il combattait, gagnait victorieux sans joie, sans plaisir.

Victoires après victoires il agrémentait ainsi cette renommée, cette réputation, cette incompréhension et son nom retentissait sur les dunes du désert avec frayeur et frénésie.

Les bédouins, ces habitants au titre précaire qui parcouraient l'aridité, la sécheresse, la chaleur, tribus supportant au mieux les souffrances de leur indépendance, ces nomades possesseurs uniques de leur liberté aux contrastes si grands, pillage et cruauté à l'égal de leur générosité, de leur hospitalité sacrée et légendaire.

De leurs longues caravanes chargées de vivres et de tant d'autres choses, tous ces objets utiles ou non aux échanges, des étoffes et des perles de verre contre des piè-

ces de cuir, des épices contre d'autres denrées, le sel et son petit goût piquant pour autant utile à la conservation contre le poivre à la saveur si forte.

Quant aux plus audacieux, d'autres transactions, celles de la vie humaine tous ces simples hommes, femmes et enfants ainsi monnayés, en esclavage contre ce métal de couleur jaune et brillant, nommé l'or.

Même eux et ce cheptel ambulante, cependant déplacé en convoi n'osait s'aventurer sans torpeur et sans crainte d'une attaque aussi soudaine que vive et qui les laisserait là, sans plus rien de leurs marchandises ou tout simplement sans vie au milieu de nulle part.

Les souverains environnant tremblaient à l'intérieur même de leurs palais, de leurs gardes, rien ne semblait pouvoir les protéger et sûrement pas leurs acquis.

Toutes ces pierres précieuses, ces tapis précieux et tapisseries cousus d'or, ces ornements emplis de richesses et étalés aux sus et aux vues de tous et de toutes.

Quant aux autres il en était de même, leur éloignement ne pouvait leur offrir en aucune certitude la paix et la sérénité auxquelles ils aspiraient devant une telle puissance maligne.

Il était vain d'aller au devant d'un combat si inégal, restait à résister du mieux que possible en privilégiant une défense même inadéquate, qu'une attaque vouée à un sort défini par avance face à cette force sanguinaire.

Ultime soulagement que le soir venu au couchant du soleil, chacun de son côté, vainqueur ou vaincu, qu'enfin ils pouvaient croire en un moment de calme, tranquillité précaire et cependant tant méritée après autant d'effroi.

Accalmie de courte durée ou chacun pourrait panser ses plaies de corps et d'âme dans la fraîcheur des températures d'une fin de journée, dans le calme tranquille de la nuit.

Qu'il soit à l'intérieur d'un palais au pavement de marbre rempli de mosaïques et autres vitraux aux couleurs chatoyantes, de musique aux sonorités douces de

l'Andalousie lointaine, doux mélange des notes de luths, de cithares, de flûtes et de petits tambours, de chants, mélange de tant d'invasions, l'une suivant l'autre, échouées ou non, de danses aux pas feutrés, aux ventres plats et ondulants de ces femmes si magnifiquement voilées laissant apparaître leurs regards intenses et aux rendus plus soutenus, métamorphose due au khôl ce noir appliqué à sa juste mesure, ancestralement de générations en générations, de mères en filles, aux senteurs des parfums dégagés par les hommes installés dans le moelleux des poufs fumant le narguilé, rejetant avec une telle sérénité la fumée accumulée des bouffées de leurs pipes.

Quand bien même à l'extérieur sous la nuit étoilée, au couvert d'un simple toit en toile planté au milieu de différents reliefs sableux, une fois ces dunes, une fois ces étendues immenses et planes telles des océans sans fin ni remous, lorsque le chemin pour rejoindre l'oasis tant recherchée reste trop long, éreintant pour tous, usant pour les animaux où l'arrêt se fait nécessaire, où avec soulagement le camp s'installe, et avec celui-ci la paix et la vie de tous les jours qui reprennent leurs droits.

Le campement de tentes, leur placement autour du chef ainsi que les enceintes de toiles tendues au mieux pour parquer les bêtes, battit suivant le bon droit des usages et coutumes.

Le feu et ses crépitements apportant les rires, les histoires contées aux enfants des déserts par les anciens tant et tant de fois respectés.

Tous et toutes oubliant la dureté de leur journée passée, fourbus qu'ils étaient les voilà réunis dans les chants des femmes entrecoupés par les bruits fuyants de cette nature sauvage environnante.

Une gerboise aux longues pattes bondissant au plus loin que sa détente puisse l'emmener pour échapper aux assauts d'un serpent, un grand lézard à queue large désireux lui de s'échapper sans craindre de terminer en un met déli-

cat et apprécié ou simplement par les bruits rassurants des bêtes du troupeau.

Sans quitter leurs lourds colliers, minutieux assemblages de pièces d'argent et de grosses boules d'ambre, les femmes auront préparé le repas de chacun autour de l'âtre de terre.

Tous profiteront avec délectation des plats, la semoule une fois étuvée et épicée, accompagnée de ses légumes, de sa viande diverse, les dattes et autres fruits mais surtout le sultan de tous les fruits dissimulés sous l'appellation de figue.

Le thé coulant à flot, les rires succédant aux tensions alors la nuit froide leur sera apaisante, le respect de traditions séculaires religieuses ou non leur assurant un meilleur lendemain.

Au loin, dans cette immensité notre prince aura lui également ordonné le bivouac, ses attaques calculées, ses distances minutées lui et sa horde auront su rejoindre une oasis déjà annexée antérieurement au prix de quelques vies, de quelques viols et autres forfaits barbares.

Au milieu de palmiers et de dattiers, ce petit espace de culture ou cohabitent légumes et céréales se partageant le contenu d'une eau douce issue de la seule nappe d'eau souterraine.

Quelques rares éleveurs aux labeurs acharnés, aux méthodes plusieurs fois centenaires et à la transmission des générations auront aidé à contribuer à la vie, bravant la nature hostile, ces sables tant envahissants, brisant tour à tour la pauvreté des remparts installés contre les poussées des vents.

Le prince Hakim comme à ses habitudes aura présidé au partage des acquis de cette nouvelle journée de méfaits, puis seul parmi ces sujets ne se joindra pas au festin de l'après bataille, seule sa troupe réunion de pillards en tout genre mais si respectueux de ce grand chef de guerre, jouira de ce plaisir.

Se retrouvant dans leurs gestes si simplement et sans tabous, empoignant la nourriture à même la main, remplaçant l'outil tant européenisé que cet ustensile qu'est la cuillère par le pain cette galette de mie, malaxage de denrées et de gestes maintes fois répétées depuis la nuit des temps.

Pourquoi tant de solitude en ce seul homme ?

Aucun engagement qu'il fut d'ordre amoureux ou amical, froid et inabordable aux yeux de son entourage, le cœur fermé à la vie aussi minime soit-elle, sans rêve son passé oublié, son avenir sans lumière.

La vie lui offrait mille et mille merveilles à vivre et il avait décidé inconsciemment sa propre retraite en lui-même, loin des autres, loin dans son monde ou tout autre n'avait pas de place.

Ainsi s'écoulaient les saisons chacune d'elles apportait son lot de vie, faisant place à l'autre et avec elle, ses chaleurs, ses pluies, ses couleurs, de même que ses bonheurs et ses malheurs.

Cycle imperturbable en mouvement rythmant le droit de vie ou le droit de mort à chacun, la continuité ou la fin de toutes choses.

La troupe sanguinaire était alors engagée de si loin dans ce désert, elle en reconnaissait alors les premiers signes, les premiers effets ou symptômes de sa présence.

Ils allaient devoir une nouvelle fois combattre, non pas l'homme à plus ou moins égalité d'armes ou de stratégies mais un combat bien inégal cette fois-ci contre la nature, ce vent terrifiant.

L'horizon au loin laissait déjà s'échapper ses teintes d'azur et progressivement de nouvelles couleurs rougeâtres s'installaient pour être supplantées à leur tour par ce gris livide et froid.

Le soleil lui-même était affecté peu à peu il perdait ses rayons, devenant plus dur, plus vif et piquant, à son tour sans chaleur.

Le sable semblait alors être oppressant, de toute part jusque dans l'atmosphère, en minuscules particules soulevées, virevoltant et tourbillonnant dans l'air.

Comment fuir, comment échapper à l'inéluctable ?

Aussi soudainement semblable à une mer houleuse, le désert se creusait et se soulevait, tel des vagues violentes et furieuses redoublant de force à chaque flux et reflux.

Les hommes alors luttèrent de leur mieux, la poitrine et le cœur serré, oppressés dans toute leur chair, l'œil irrité et empli de fins grains de sable, de poussières, la bouche sèche serrant leurs lèvres toujours trop fort, le visage en feu fouetté de tout côté, ne sachant plus vers où se diriger, quand bien même quelque fois désorientés.

Fragilité de leur propre espèce face aux éléments qu'ils ne pouvaient ni maîtriser, ni diriger, seulement subir.

Les montures elles-même, équidés comme camélidés cherchaient la fuite, s'échapper en un galop furieux ou chercher un abri, s'arrêtant d'un coup et posant leurs naseaux à même le sol pour stopper l'inhalation de la moindre poussière qui ne cesse de les ennuyer, entrant par les moindres orifices ouverts, les yeux, les oreilles, leurs protections naturelles n'étant plus suffisantes.

Tous devaient patienter, ils perdaient leur énergie dans la prière, s'en remettaient aux dieux.

Leur instinct de conservation ne leur appartenait plus le temps que la houle se calme, que le vent faiblisse et se meurt en quelque endroit reculé.

Hommes isolés aux conditions d'existences précaires, à travers les âges et aux plus lointaines périodes de leur passé, ils bravaient ces conditions climatiques, ces perturbations des plus soudaines, plus ou moins longues ainsi que leur ténacité.

Lorsque enfin le vent s'apaisa, quel spectacle que tous ces petits monticules de sable amoncelés, éparpillés de-ci et de-là ou groupés, plus ou moins hauts qui s'ouvraient avec grâce et petits gestes.

Doucement un à un, animaux et soldats semblaient éclore de cette coquille fortuite si fragile pour s'ébrouer à la vie retrouvée, ils se secouaient de toute part, vérifiaient leur tenue, leurs armes, leurs compagnons d'aventures.

Séparé des autres comme par destinée voulue ou non, encore et toujours seul au sein de tous et de tout, le prince Hakim avait trouvé refuge auprès de son cheval.

Après s'être couché à même le sable, il protégeait ainsi son maître, cavalier complice des supplices et des facéties de la tempête, tous deux se relevaient, l'un secouait sa longue crinière noire, l'autre ses boucles brunes.

Ses esprits rassemblés le prince aperçut un léger mouvement à quelques pas de lui, intrigué, il fixa celui-ci et fut alors subjugué par la vision qui s'offrait à lui, et uniquement pour lui.

Le désert lui donnait l'enfantement, tel une rose qui s'éveille et fini par s'ouvrir, étalant ses pétales de couleurs vives aux yeux du monde et aux rayons du soleil enfin de retour.

Hagard, Youssef un tout jeune enfant seul et perdu s'était recroquevillé sur lui-même, la tête dans les genoux au plus fort de ses instincts, pour affronter le terrible danger passager.

Une fois celui-ci écarté, il s'éveillait à son tour, se dégageait tendrement de son tas de sable, sans cri, juste un filet de sang sur la joue, mais sans gravité aucune.

Il était là, dans cette position quasiment fœtale développant les membres un à un de son corps fluet de gamin, il se tenait maintenant debout, se frottait la figure et les yeux dans un calme absolu sous le regard d'un terrible et puissant chef de guerre, qui s'interrogeait déjà.

Le garçonnet guère très haut, peut-être âgé de cinq ou six ans définitivement sur ses pieds et débarrassé de sa pellicule de sable, laissait apparaître une peau brunâtre et halée.

Sur son petit visage de couleur cuivrée et ovale, un léger sourire découvrait des dents blanches qui rappelait l'ivoire, un œil noir aux fins cils, surmonté d'un sourcil lui aussi noir qui lui donnait un aspect téméraire et fier.

Cette même fierté d'attitudes innées issues des doux et gracieux mélanges au fil du temps de populations tant de fois différentes.

Ils se dévisageaient sans appréhension, aucun d'eux ne bougeaient plus, leurs regards l'un pour l'autre pour seule source de communication.

Ils restaient ainsi ébahis tous deux qu'ils étaient et ensemble faisaient un pas vers un point qui les rapprocherait et les rassemblerait dans cet infini.

Le bruit de la horde remise sur pied se faisait alors de plus en plus distinct, échos amplifiés par le cliquetis des fers de lance que l'on vérifiait, par le crissement de cuir des différentes selleries que l'on rajustait.

Aucun mot n'avait été encore prononcé, n'y même échangé, juste des sensations nouvelles et indescriptibles quand naturellement la main de l'enfant cherchant l'unité sans a priori possible vint se poser dans la paume douce et chaude de la main du prince.

Il l'accueillait simplement et refermait délicatement celle-ci, la force enveloppait l'innocence.

L'un avait trouvé le refuge et la sécurité, l'autre avait laissé son cœur parler et laissait les armes aux fourreaux, il abandonnait la loi sacrée du talion.

Etait-ce l'avant signe du renoncement à tant de barbarie ?

Tous s'étaient maintenant regroupés en cercle autour de leur chef, les regards troublés à la vue de celui-ci, le vent les avait surpris et les surprenait encore.

L'enfant se tenait sensiblement décalé derrière les jambes du prince qui le soutenait par la main, il avait légèrement reculé pour voiler une partie de sa petite personne.

La pression de sa minuscule main plus forte, plus soutenue, résultait de la crainte d'une décision que son protecteur pouvait être amené à prendre face aux membres terribles de cette équipée.

Crainte non fondée puisque tout un chacun se rangerait à l'approbation pleinement patriarcale émise et ce, avec soumission et sans désaccord aucun.

On amena le cheval au plus près, il lâchait la main enfantine, agrippait son encolure et sautait en selle, par habitude de bouger au montoir, sa monture fit un tour sur elle-même puis se calma.

C'est alors qu'il s'approcha, se pencha en avant, agrippant le jeune Youssef par la taille, il le fit tourner et le posa en selle derrière lui à même la croupe.

Tous quittèrent l'endroit dans un galop effréné, le prince Hakim en tête, ils chevauchaient ainsi droit en avant, uni par la taille sur ce coursier étincelant.

Une émotion tactile non ressentie jusqu'alors, le bonheur soudain renouvelé par l'infime présence de ces deux petits bras légers, sans force et cependant qui serrait si fort.

Par ces fines mains venant à se croiser, se refermer l'une dans l'autre autour de ce torse empli de tant de virilité, par les petits entrechocs de leurs corps à chacun lors des changements d'allures ou des aspérités dues au terrain ils se rappelaient leurs présences non simulées, tant espérées.

Chacun croyait s'être remis en route vers de nouvelles conquêtes, une autre bataille sanguinaire, une de plus avec ses cris, ses hurlements, ses blessés agonisants, ses morts ensanglantés et souillés, vers un autre butin ostentatoire.

Or tous se trompaient et la surprise du retour au campement fut un grand étonnement sans heurt, sans mot, sans reproche.

Les chevaux étaient attachés au plus proche des tentes, placement immuable et stratégique dans la chaîne nécessaire à parquer les animaux.

Une fois soulagés de leurs fardeaux tant matériel qu'humain, la répartition des tâches donnée, une femme au paraître âgé, douce mais ferme de par sa position hiérarchique dans le groupe constitué des femmes avait pour honneur et pour charge, l'installation de l'enfant sous la tente princière.

La dévote vêtue humblement de sa longue robe de toile à la ceinture serrée, les traits de son visage cachés par le voile ne laissait apparaître que ses yeux à la vue des hommes.

Elle préparait alors avec minutie et condescendance la couche, faisait apporter des nourritures, gâteaux et autres fruits déposés sur des plateaux de cuivre ciselés et martelés, ainsi que des vêtements propres, plus digne d'un hôte de qualité.

L'enfant au naturel simple trouvait sa place au sein de ce décorum, sans effusion, sans malice, il semblait avoir de tout temps logé ici parmi les quelques objets qui s'y trouvaient.

Il acceptait les offrandes de victuailles mais refusait les habits qui lui étaient présentés et qui lui paraissait sans importance, comme pour marquer le fait que guenilles ou toutes autres parures vestimentaires ne pourraient à jamais avoir aucune valeur d'humanité, que l'accessoire ne modelait pas l'homme.

Les journées s'écoulaient, elles s'ajoutaient inexorablement les unes après les autres sans ombrage, juste emplies de nouvelles sensations invisibles et incompréhensibles.

Youssef et le jeune prince ne se quittait pas, peu d'échanges verbaux entre eux, une unique complicité dans des gestes tant simples, des regards légers posés sur toutes